

ment attendu, puisque tout le temps que nous passions sur le paquebot ne comptait pas, ce bateau, d'abord annoncé pour sept heures du matin, puis pour neuf, ne parut qu'à deux heures. Jugez que d'angoisses et de souffrances pour les pauvres femmes et pour nos soldats malades, car la houle avait recommencé et avec elle les nausées. Quant à moi, voyant que rien n'arrivait, je demandai à déjeuner, pour tuer le temps, car toutes ces contrariétés m'avaient coupé l'appétit. Malheureusement, comptant sur un repas plus solide à mon arrivée au lazaret, je ne pris qu'une tasse de café et quelques fruits, manque de prévoyance dont j'eus cruellement à me repentir.

Mon déjeuner fini, rien ne paraissant encore, je fis comme l'homme aux deux croix, je taillai mon crayon, j'ouvris mon calepin et je mis mon journal au courant. Ceci m'occupait encore une heure; puis, je recommençai à bâiller. Il fallait trouver une nouvelle distraction. J'aperçus le mousse essayant de prendre à la ligne quelques méchants poissons qui jouaient sur la vague et ne voulaient pas mordre; je me joignis à lui. En réunissant nos efforts et notre intelligence, nous fûmes plus heureux, et nous finîmes par en attraper d'assez beaux. Le vent ayant fraîchi, les lames commencèrent à arroser le pont de l'arrière où nous étions. En braves pêcheurs, nous aurions supporté ce léger inconvénient, mais nos hameçons, soulevés par la lame, venaient nous sauter à la figure: nous en conclûmes qu'ils pourraient bien accrocher un œil au lieu d'un poisson. Nous levâmes donc la séance.

La pêche me faisant défaut, je songeai à me donner le plaisir de la chasse. J'avais vu quelques mouettes tourner autour de notre bord: je proposai à l'un des hommes à chapeaux pointus, de me louer son escopette

et de me vendre quelques charges de poudre. Il y consentit; mais il n'avait que des balles, chose peu commode pour la chasse aux oiseaux. Cependant j'allais essayer, quand mon ennemi le second, qui était de quart, prétendit qu'il était défendu de tirer en rade, et je fus encore ici obligé d'ajourner la partie.

J'étais tout-à-fait au bout de mes expédients pour combattre l'ennui, quand il me vint en tête de savoir ce qu'était mon persécuteur et comment il se nommait. Je ne savais à qui m'adresser, car il était, avec le capitaine, le seul à bord qui entendît le français. Le plus simple était de le lui demander à lui-même. Je pris pour prétexte ma lettre, et je le priai de me dire si le consul n'y avait pas fait une réponse quelconque. Il me répondit négativement, en ajoutant que pourtant elle lui avait été remise. Comme il s'aperçut que j'en doutais, il s'efforça de justifier sa conduite, et je compris à ses explications que son intention, en voulant me mener à Cadix, avait été bien moins d'assurer un bénéfice à son administration que d'avoir, pour vingt jours, un commensal dont la société lui plaisait et à l'aide de qui il pût se perfectionner dans la langue française. Ce désir lui semblait tout naturel, il le croyait obligeant pour moi, et il m'accusait presque d'ingratitude de n'avoir pas mieux répondu à ses avances. Au total, je vis que, s'il y avait quelque peu d'égoïsme dans son procédé, il n'y avait pas de malveillance; nous fîmes donc la paix en nous donnant une poignée de main, de cette même main qui, quelques heures auparavant, ne demandait que guerre. Si j'avais cédé à ma mauvaise humeur, j'en aurais été désolé. La rancune n'entre pas dans mon caractère; je n'ai jamais pu en garder une pendant vingt-quatre heures. J'ai fait la guerre aux choses, mais je ne l'ai pas faite aux hommes, car

je n'ai jamais eu de haine pour aucun. S'en trouve-t-il qui en aient gardé contre moi? Je ne le pense pas; du moins, je ne crois pas avoir rien fait qui puisse la mériter.

Je comprends la vengeance immédiate, coup pour coup; c'est la réaction de l'amour de soi, commun à tous les êtres; c'est une suite de la légitime défense. Mais la vengeance à froid, la vengeance méditée dans l'ombre, la vengeance enfin qui n'a pas suivi l'insulte, je ne la conçois pas. C'est un mouvement hors nature qui n'est propre qu'à l'homme.

Ce qu'on prend dans l'animal pour le désir de vengeance, n'est que le souvenir du mal éprouvé et la crainte d'en éprouver encore. Il attaque l'être qui lui a nuï, non pas pour s'en venger, mais afin qu'il ne lui nuise plus: il veut s'en débarrasser en le tuant ou en s'en faisant craindre, mais non pour lui rendre le mal pour le mal. La preuve de ceci, c'est qu'un animal très-fort, un lion, un buffle, un ours pourra, dans le premier mouvement, écraser un rat qui l'aura dérangé, mais si le rat s'échappe, il ne songera jamais à courir après. Pourquoi? C'est qu'il sait très-bien qu'il n'a rien à redouter des rats.

Quant à l'homme, on se tromperait si l'on mesurait la vigueur ou l'élévation de son caractère à sa susceptibilité ou à son amour de vengeance: j'en tirerais la conclusion contraire. La femme est plus vindicative que l'homme; l'homme faible l'est plus que l'homme fort. L'homme véritablement supérieur ne l'est pas du tout: « Il n'y a que les sots qui haïssent, disait Napoléon. » L'homme fort est comme la loi qui punit le crime, mais qui ne hait pas le criminel; elle frappe non pour venger la société qui n'a pas besoin de vengeance, mais pour la défendre.

Enfin parut ce bateau sanitaire si longtemps attendu:

il pouvait porter douze personnes avec ses six rameurs. On nous y entassa vingt, sans compter les bagages. Bientôt nous fûmes chargés au point de ne laisser que quelques pouces en dehors de la ligne de flottaison et on continua à entasser hommes et effets. Le danger était si évident que tous ensemble nous nous levâmes, en déclarant que nous ne partirions pas. Le capitaine du *Pelayo* vint encore ici à notre aide : il admonesta notre équipage et fit transborder dans un second bateau ce qui encombrait celui-ci. Ce ne fut pas sans peine : ces misérables matelots qui étaient en même temps gardes-santé, prétendant traiter avec lui d'égal à égal, lui répondaient insolemment. Ailleurs, on les aurait mis aux fers, mais tout semble en dissolution dans ce malheureux pays ; rien n'y marche droit, et la société y est dans une anarchie complète.

Lorsque nous fûmes en dehors des navires qui nous masquaient la côte, je pus me rendre compte de la position d'Alicante. Ses environs sont montueux. Les montagnes blanches et arides, dans cette saison, annoncent un climat brûlant. A notre gauche, ou à deux kilomètres environ à droite de la ville que nous avons en face, est la maison de quarantaine, vers laquelle nous nous dirigeons, maison qui de loin, grâce à un badigeon blanc, fait un certain effet, et que je persiste à croire un séjour très-supportable, bien qu'en partant le second m'eût dit en italien que nous y serions traités *come gli animali* ; mais j'avais pris ceci pour un petit reste de sa mauvaise humeur de mon refus d'aller à Cadix.

Autour de la quarantaine, les montagnes peu élevées sont entièrement dénudées à leur sommet. A mi-côte et en approchant de la mer s'élèvent quelques figuiers et des bouquets de très-beaux palmiers, qui donnent au pays une teinte orientale. Les montagnes qui do-

minent la ville ne sont pas mieux boisées. Ce paysage, rendu gris par la poussière, et où l'on n'aperçoit pas la moindre apparence de fraîcheur et d'humidité, a quelque chose qui attriste et vous donne soif. L'espace qui sépare la ville de la quarantaine est inhabité; on ne trouve de maisons que près des murs de défense, dont nous voyons une partie. Sur la montagne est une forteresse, et sur un autre mont plus élevé, une colonne.

A mesure que nous rapprochons du môle, les navires que renferme le port se montrent plus nombreux: le mauvais temps de la veille en a forcé beaucoup à s'y réfugier. Bien que la rade soit meilleure que celle de Valence, elle a aussi ses mauvais jours.

Au bout du môle est un homme en observation. Il héle notre canot et demande s'il n'y a pas un Français à bord? Sur la réponse affirmative du pilote, il prononce mon nom. Je suis tenté de croire que c'est un ordre de débarquement qu'il m'apporte ou du moins une réponse du consul. Ce n'est ni l'un ni l'autre: il venait dire seulement que mon passe-port resterait au consulat d'Alicante jusqu'à ma sortie de quarantaine. Pourquoi donc nos consuls français ne répondent-ils jamais? Ceux d'Angleterre répondent toujours.

Nous avons dépassé le môle et nous n'étions plus qu'à un demi-kilomètre, lorsque l'officier s'aperçoit qu'il a oublié à bord son chapeau d'ordonnance et son manteau. Sans consulter le moins du monde les autres passagers, il donne ordre aux rameurs, en leur promettant une gratification, de retourner au *Pelayo*, et nous voilà luttant contre la vague et le vent contraire pour atteindre un navire qui appareille et qui certainement ne s'amusera pas à nous attendre. Le sergent réclame; les soldats murmurent. L'officier n'en tient compte: il avait à faire à des malades et à des inférieurs. Mais

les hommes au chapeau pointu prennent le parti des soldats, ils apostrophent l'officier et les rameurs, en gens qui n'aiment pas à être contredits. Les rameurs hésitent, ces figures-là leur font peur. L'officier ne semblait pas d'humeur à céder; malgré les efforts de sa femme, il avait sauté sur son épée; les autres s'étaient levés en portant la main à leur couteau: tout cela pouvait très-mal finir. Heureusement que j'étais assez bien avec celui qui m'avait prêté son fusil et vendu sa poudre. Je lui dis, en français, qu'il comprenait, car il avait longtemps séjourné à Oran, qu'une querelle à bord, en troublant l'équipage qui, déjà, avait assez de peine à manœuvrer un bateau si encombré, ne pouvait servir qu'à nous faire noyer tous, et que, s'ils voulaient lui et les siens se tenir en repos, je me chargeais de faire entendre raison à l'officier. Il sentit cela et ses compagnons aussi, car, sur un signe qu'il leur fit, ils se rassirent tous.

Alors, je m'adressai à l'officier; mais c'était un homme peu maniable et, soit qu'il ne me comprît pas, soit qu'il crût ici son honneur engagé, mon éloquence aurait probablement été inutile, si une diversion ne m'était pas venue en aide. L'attention de tous fut attirée par un canot que nous vîmes se détacher du bord et se diriger vers nous. Il rapportait non-seulement le chapeau et le manteau, mais la valise d'un passager, le sac d'un soldat, le portefeuille d'un autre, et cinq à six petits objets que, dans leur empressement de quitter le bord, les malades avaient oubliés.

Un beau steamer anglais, gagnant la haute mer, passa près de nous. J'aurais donné beaucoup pour être à son bord et aller n'importe où, pourvu que ce ne fût pas en Espagne, contre laquelle chaque incident renouvelait mes griefs.

Les hommes qui nous conduisaient et qui devaient être nos gardiens à la quarantaine, ne contribuaient pas à les adoucir : c'étaient les vrais pendants des gens aux escopettes. Encore aurais-je préféré ceux-ci : ils avaient l'air de francs vauriens, mais il n'y avait rien de bas ni de faux dans leur mine, tandis que nos canotiers, qui, on le voyait bien, n'étaient que des marins de rencontre, avaient cet air à la fois impertinent et obséquieux qu'ont ces gens de métier douteux qu'on rencontre partout sur le pavé des villes : dès ce moment, je prévis ce que nous aurions à souffrir de semblables geôliers.

Nous voici en face de la maison blanche qui, de près, me paraît bien moins belle que de loin. Il n'y a là ni port, ni rade, ni baie, pas même la moindre crique ; c'est une côte plate où le ressac est très-fort et où notre bateau surchargé touche quand nous sommes encore à cinquante pas du rivage. Il s'agit pourtant de débarquer, et c'est à dos d'homme que la chose doit se faire. De beau temps, ce n'eût été qu'un jeu, la houle rend l'opération plus sérieuse. Dans ces circonstances, on commence toujours par les femmes : aucune ne veut, la première, tenter l'aventure et n'entend pas davantage livrer ses enfants. Un des soldats qui, réduit par la maladie presque à l'état de squelette, ne pouvait pas peser beaucoup, se dévoue le premier.

On n'avait pas fait trois pas qu'il est renversé ainsi que l'homme qui le porte, et j'ai vu l'instant qu'ils se noyaient tous les deux. Ce n'était guère encourageant pour les autres. On voulut alors en revenir aux femmes ; mais elles s'y refusèrent positivement.

Le sous-officier essaie à son tour. Son porteur, plus robuste ou plus heureux, le dépose sur la rive saine et sauf, quoiqu'un peu mouillé.

Un second réussit également, puis un troisième. Au temps qu'on mettait à chaque débarquement, je vis bien que nous en aurions jusqu'au soir, et notre quarantaine, on s'en souvient, ne devait commencer que du moment où nous serions tous sous les verrous. La nécessité d'enfourcher ces sales porteurs, de les tenir à bras-le-corps, le menton sur leurs cheveux gras, me répugnait fort. Je prends subitement mon parti : j'ôte mon habit, mon gilet, ma cravate, ne gardant que mon pantalon et ma chemise, et, faisant du reste un paquet que je plaçai sur ma tête, je me mis à l'eau. Je soutins le coup de la vague sans être renversé, puis son remous sans être entraîné, et je me trouvai à terre.

Mon exemple eut aussitôt des imitateurs, d'abord parmi les gens à escopettes. Les soldats voulurent les suivre, mais nous les en empêchâmes. Ils étaient si affaiblis qu'ils eussent été roulés par la vague, et l'on aurait eu dix fois plus de peine à les repêcher qu'à les porter.

Mouillé comme je l'étais, il m'en coûtait peu de me remettre à l'eau. Je me chargeai donc du débarquement des enfants qui se fit sans accident. Ensuite j'aidai à celui des dames qui, une fois leurs enfants à terre, furent aussi pressées d'y arriver qu'elles l'étaient peu un instant avant. On fit la chaîne pour soutenir les porteurs : tout réussit à souhait ; elles reçurent de l'eau : le mal était léger ; le soleil qui dardait sur la plage, où il n'y avait que deux figuiers poudreux, nous eut bientôt séchés tous.

On croyait qu'il n'y avait plus que les effets à bord, mais, entre deux ballots, on trouva assis le gros Espagnol à deux croix qui, avec une parfaite résignation, attendait, en écrivant, qu'on vint le chercher : c'était le morceau capital, et l'on comptait ici sur quelque belle culbute. On se trompa ; il se laissa charger comme

un coffre; et, en restant immobile, ce que chacun aurait dû faire, il fût, quoique le plus lourd, le plus facile à transporter.

Savez-vous, tandis qu'on débarquait les bagages, à quoi s'occupaient les dames sous ce soleil dévorant? A déployer les quelques chiffons qu'elles avaient pu emporter à la main et à faire leur toilette. Peut-être s'attendaient-elles à trouver nombreuse compagnie à la quarantaine. Mais n'y eut-il eu personne, on quittait un navire, on allait entrer dans une maison, il fallait bien être belle.

Quant à moi, je lognais une maisonnette de bois placée au bord de la mer, à quelques centaines de pas de la prison sanitaire, et que, dans mon innocence, je croyais être une cabine de bains destinée aux personnes qui avaient besoin de se laver.

Le débarquement des effets n'allait pas plus vite que celui des individus, et pourtant chacun voulait y assister : nul n'avait confiance en nos gardiens, qui semblaient plus faits pour être gardés que pour garder les autres. Ensuite, on craignait les avaries : un homme qui tombe à l'eau, s'essuie ou se sèche, mais une malle, une valise, un sac de nuit, un carton de robes ou de chapeau, ne se guérit pas si vite et parfois même ne se guérit pas du tout. Aussi fallait-il voir les angoisses des dames : elles tremblaient plus fort, lorsqu'on débarquait leurs enfants, c'est une justice à leur rendre, mais elles tremblaient moins, quand on ne débarquait qu'elles-mêmes. C'est que, pour certaine femme, sa robe c'est elle ; c'est plus qu'elle : n'en voit-on pas tous les jours qui se donnent pour bien moins.

Enfin, tout est à terre et sans avaries graves. Il n'en était pas ainsi des figures : placés depuis une heure et plus sous ce soleil d'Espagne, que renvoyait

un sable brûlant avec une chaleur de quarante degrés, nous n'avions plus couleur de chrétiens; et si notre escorte n'eût pas été là pour constater l'identité, on aurait pu nous prendre pour des Peaux-Rouges. C'est alors que nos dames, libres du souci de leurs bagages, commencèrent à s'apercevoir que si elles avaient sauvé leurs robes, elles n'avaient pas sauvé leur teint. Hélas! chacune d'elles avait acquis, pendant cette heure, un hâle de trois mois; et, en ce qui me concerne, il ne m'en a pas fallu moins de quatre pour redevenir blanc. Il est vrai que je suis un homme du Nord et une fine peau, comme disent ceux du Midi.

Nos gardiens, dont les attributions maritimes avaient cessé, commencèrent leurs fonctions de geôliers. Nous plaçant deux à deux, comme des forçats qu'on accouple pour la chaîne, ils se mirent eux-mêmes en serre-file, et c'est dans cet ordre, les gens à escopettes en tête, car ceux-là n'en faisaient qu'à leur guise, que nous nous dirigeâmes vers *il carcere duro*. Ce qui va suivre prouvera que l'expression n'est pas trop forte.



CHAPITRE XIX.

La quarantaine d'Alicante et son personnel.

Après avoir franchi la porte, nous nous trouvons sous un hangar servant de vestibule. A gauche était un escalier, à droite une loge de portier. Devant nous s'ouvrait une cour couverte de débris et d'immondices, spectacle assez étrange dans ce temple de la santé.

Ce qui se passait autour de nous ne m'étonnait pas moins. Ce vestibule était encombré de bagages, de meubles, de cages, dans l'une desquelles était un perroquet criant à assourdir, enfin d'hommes, de femmes, d'enfants, dont la quarantaine allait finir et qui s'y trouvaient pêle-mêle avec nous qui allions la commencer. Dans ce désordre, si, en ma qualité de Français, ma figure n'eût pas été si connue des gardiens, il m'eût été facile d'abandonner le troupeau des entrants pour me joindre à celui des partants.

Ceux-ci étaient aussi pressés de quitter la place que

nous l'étions peu d'y pénétrer. L'odeur infecte qui s'échappait de la cour, la saleté de l'escalier, enfin la mine atrabilaire du concierge, n'étaient pas de nature à nous attirer.

Ce concierge ne semblait pas s'apercevoir que nous fussions là : il avait bien autre chose à penser. Les bagages l'absorbaient tout entier. Ceux qui arrivaient s'étaient, sous la porte même, trouvés en présence de ceux qui s'en allaient. Il en résulta que, pour entrer ou sortir, il fallait bien qu'un côté reculât, et c'était ce que personne n'entendait faire. Le concierge voulait qu'ils reculassent des deux côtés, et il accompagnait son invitation de coups de poing sur les récalcitrants, qui les lui rendaient consciencieusement : c'est ce qui le mettait de si mauvaise humeur.

Pendant, comme les partants étaient beaucoup plus pressés que les arrivants, ils finirent par donner une poussée telle que ceux-ci furent rejetés dehors, et c'est ainsi que le passage se trouva libre. Alors la paix fut faite. Pour la cimenter, entrants et sortants se donnèrent des poignées de mains, quelques-uns même en vinrent à l'accolade, et l'on se quitta en se souhaitant réciproquement bien du plaisir !

A tout ceci, nulle observation de nos gardiens. J'en conclus qu'ils avaient sur la contagion des idées tout-à-fait libérales, et que la formalité de l'entrée une fois remplie, on nous donnerait la campagne pour prison. Je me proposais donc de faire une promenade sur la colline et de m'asseoir à l'ombre des beaux palmiers que je voyais. Hélas ! c'était encore un rêve : j'étais en Espagne et j'y faisais des châteaux. Le réveil était proche.

L'entrée ainsi dégagée, nos gardiens, débarrassés du soin des paquets, pensèrent à nous et le concierge

commença par proférer des menaces terribles contre ceux qui auraient l'audace de communiquer avec les personnes du dehors ou de faire la moindre tentative d'évasion. Il parla de cachots et de bastonnades, ou de quelque chose d'approchant. Mon oreille commençait à se façonner à l'espagnol; je ne comprenais pas encore les mots, mais je saisisais le sens des phrases, et celle-ci était accompagnée de gestes prouvant assez que ce n'étaient ni des caresses ni des bonbons qu'on nous promettait.

Après son allocution paternelle, il nous montra l'escalier et nous enjoignit d'y monter, continuant à admonester les retardataires et les stimulant par quelques bourrades.

Après avoir franchi un étage, la maison n'en avait que deux y compris le rez-de-chaussée, nous nous trouvâmes à l'entrée d'un long corridor d'où s'exhalait une puanteur plus âcre encore que celle de la cour. Celle-ci, vraiment intolérable, venait des lieux d'aisance, placés, sans aucun moyen de clôture, au beau milieu du corridor et dont les abords, d'une saleté révoltante, semblaient défendre l'approche. C'était pourtant par là qu'il fallait passer pour gagner l'autre partie de ce corridor, sur lequel étaient les portes de toutes les chambres ou plutôt les ouvertures, car les portes faisaient défaut.

Que dites-vous de cette distribution sanitaire et des moyens de désinfection adoptés par l'administration espagnole? A-t-elle voulu opposer la peste au choléra et chasser l'un par l'autre? Nous attendrons le rapport de leurs médecins sur cette question que je pose en toute humilité.

A l'extrémité opposée était une vaste chambre. Mes compagnons, plus lestes que moi ou mieux renseignés, s'y étaient déjà installés. Les hommes mariés avaient

cherché pour leurs femmes les coins où elles pourraient être le moins en vue, car il n'y avait pas d'appartement spécial pour elles. Les non mariés, associés par groupes, s'étaient placés où ils espéraient être le moins mal. Quant à ceux qui ne s'étaient pas casés tout d'abord, les gardiens les accouplaient et les poussaient vers les chambres restées vacantes.

C'était avec les gens au chapeau pointu qu'ils m'avaient logé. Dans la pièce contiguë, ils avaient établi les soldats malades ou convalescents. Tout compte fait, nous étions vingt-trois dans ces deux chambres, dont chacune pouvait avoir six mètres de longueur sur cinq de largeur. Il est vrai que l'on pouvait librement circuler de l'une à l'autre, car on avait, là aussi, oublié de mettre des portes. Quant aux fenêtres, il n'y en avait qu'une pour les deux pièces; heureusement les carreaux en étaient absents: ce qui nous sauvait de l'asphyxie.

C'est dans ce luxueux appartement et au milieu de la société que m'avait choisie mes intelligents gardiens, qu'on vint m'apporter ma valise et mon sac de nuit, les seuls effets bourgeois de la chambrée. Les soldats n'avaient que leur sac militaire qui paraissait aussi sec que leur personne. Les chapeaux pointus portaient une gibecière ou un petit paquet entouré d'un mouchoir, et leur long couteau. Quant à leurs fusils, je ne les vis plus, on les leur avait, probablement, fait déposer au rez-de-chaussée.

Ils eurent la politesse de me laisser choisir une place, et l'un d'eux vint me dire que je pouvais y laisser mon bagage et qu'il veillerait à ce que personne n'y touchât. Ce n'était pas ce qui me préoccupait: j'avais beau regarder dans tous les coins des deux chambres, je n'y voyais ni une chaise, ni un banc, ni une table, ni

une armoire, ni un pot, ni une cruche, ni rien enfin de ce qu'on voit dans le logis du plus pauvre et jusque dans les cachots et les cellules pénitentiaires. Ici quatre murs ci-devant blancs et rien de plus.

Je m'imaginai qu'il y avait un dépôt où chacun allait chercher ce qui lui était nécessaire. Je me mis donc à parcourir les autres appartements, chose facile puisqu'il n'y avait pas de portes. Là, je vis mes compagnons, hommes ou femmes, assis sur leur malle ou par terre. L'officier seul et l'homme aux croix avaient des matelas, ceux qu'ils avaient apportés du bord. Quant à d'autres meubles, il n'en était pas question. Je demandai à un gardien s'il n'était pas possible d'avoir un sommier, ou une pailleasse, ou, à défaut, une chaise, ou un banc. Il me dit que le moyen était d'en envoyer acheter à Alicante, mais qu'il était douteux que je pusse les avoir pour cette nuit. C'était donc sur le plancher qu'il fallait dormir.

Je n'ai encore rien dit de ce plancher. Si vous avez vu quelquefois une maison après déménagement et avant qu'elle ne soit balayée, vous aurez une idée bien faible de l'inconcevable fouillis que nous avons ici. La maison déménagée a été nettoyée à une époque quelconque : quant à celle-ci, rien n'annonçait qu'elle l'eût jamais été. Le parquet tout entier avait disparu sous une couche de chiffons et de papiers, qu'à leur graisse on reconnaissait pour avoir servi à envelopper des comestibles, dont par-ci par-là, se montraient les débris : des restes de fromage, des écorces de pastèques et de fruits divers, des os à demi-rongés et en putréfaction. Puis venaient des lambeaux de vêtements, des vieilles casquettes, des savates en grand nombre, des fragments de nattes. Ajoutez des insectes de formes et de caractères divers ; des mouches insupport-

tables d'audace ; des puces aussi lestes à monter aux jambes que des écureuils aux arbres ; des moustiques près desquels nos cousins sont de douces créatures et dont, quinze jours après, je portais encore les cicatrices. Ces bêtes seules eussent suffi pour rendre un homme enragé.

A ce premier aperçu de la quarantaine d'Alicante, je me souvins de mon officier quand il me disait que nous y serions traités comme des animaux. Certes, il n'exagérait rien. Il aurait pu même dire : pis que des animaux, car à ceux-ci on donne de la litière, et pour nous il n'y en avait pas.

On voit que notre position n'était pas brillante et pourtant nous n'en étions encore qu'au préambule. Les démons qui nous entouraient, n'entendaient pas que nous en fussions quittes pour si peu. Qu'est-ce qu'une nuit sans sommeil et quelques morsures de bêtes ? Qu'en peut-il résulter ? Des mouvements d'impatience, quelques ampoules ou autres affections cutanées. C'étaient des peines d'un autre genre qu'ils nous réservaient. Mais ces peines, je ne les prévoyais pas. Je ne songeais qu'à l'ennui de perdre, dans cet horrible lieu, un nombre de jours que je ne pouvais prévoir, et que j'aurais pu employer beaucoup mieux. Mes pensées étaient tristes.

La compagnie avec laquelle on m'avait mis, ne m'avait d'abord inspiré que du dégoût. Puis, la réflexion venant, elle commença à me faire peur. En payant mon homme à l'escopette, j'avais étourdiment laissé voir ma bourse où il y avait pas mal d'or. Il s'en était aperçu et, probablement, ses compagnons aussi, car, depuis cet instant, ils ne m'avaient plus perdu de vue. Il me semblait même les avoir entendus parler aux gardiens, quand ils m'avaient adjoint à leur chambrée. Enfin, il n'est pas jusqu'à la démarche qu'un d'eux avait faite

pour me tranquilliser et me retenir, qui me devenait suspecte. Tout ceci n'était peut-être qu'imagination; cependant, je suis convaincu que bien d'autres, à ma place se seraient aussi peu souciés de dormir en semblable compagnie.

Je résolus de ne pas y rester un seul instant de plus; mais il fallait trouver une autre chambre. Toutes étaient encombrées: la place de chacun était déterminée et pas un ne m'aurait laissé empiéter sur la sienne. Me voilà allant à la découverte, parcourant le corridor, traversant et retraversant la zone fétide avec un courage que je n'aurais pas eu une heure avant: mais la peur me rendait brave. Enfin, dans un coin que je n'avais pas aperçu, je trouve une porte fermée, la seule qui existât. Je regarde par un trou et je vois, à mon inexprimable surprise, une suite de chambres non habitées.

Heureux de ma découverte, je m'élançai vers l'escalier pour aller dire au concierge d'ouvrir cette porte, mais l'homme qui veillait à l'entrée, me barrant le passage, me défend de descendre. Je n'en tiens compte, et, en trois sauts, j'avais franchi dix marches, quand un individu, que je n'avais pas encore aperçu, coiffé d'un chapeau blanc, ridé comme un pruneau et la face couverte d'une cicatrice, me crie d'un air impérieux de remonter. Comme je ne bouge pas, il appelle deux ou trois de ces estafiers dont il paraissait être le chef, et leur ordonne de me reporter là-haut, si je ne veux pas y retourner de bonne grâce. Je lui dis que, s'il est le chef ici, son devoir est de m'entendre, et je le somme de me faire ouvrir une des chambres vides. Il ne répond pas à ma question, il jure, il crie et ses gens continuent de me menacer. Enfin, sur un nouvel ordre, ils s'approchent pour me saisir.

Furieux, je remonte; et, d'un coup de pied, j'enfonce la porte, qui n'était retenue en dedans que par une pièce de bois. Le gardien d'en haut veut remettre cette barre en place, je la lui arrache des mains et, dans ma colère, je la lui aurais jetée à la tête, s'il n'avait pas battu en retraite.

Maître de la place, je vais chercher ma valise que, nonobstant l'assurance donnée, on avait commencé à ouvrir: mais on n'avait pas eu le temps d'y fouiller. Triomphant, je l'apportai sur le terrain que je venais de conquérir: il consistait dans une longue file d'appartements que nos misérables geôliers, je le sus plus tard, se réservaient pour eux-mêmes, bien que leur logement fût dans le corridor et la salle d'entrée. C'était donc pour avoir leur aise qu'ils nous avaient ainsi entassés dans les plus mauvaises pièces.

Mes voisins avaient vu l'expédition, et ils pouvaient, comme moi, profiter du terrain conquis, mais ces bandits leur inspiraient une frayeur telle qu'ils n'osèrent pas en profiter: je pus donc choisir. Je pris la dernière pièce et la moins grande, parce qu'elle donnait sur la mer et qu'elle était la plus éloignée des latrines.

Ces chambres n'étaient pas plus propres que les autres; il n'y avait, sur le plancher, ni moins d'immondices ni moins de puces, mais il y avait deux ou trois nattes qui n'étaient pas trop pourries et dont je commençai à m'emparer pour en faire la base de mon lit. Je trouvai aussi une espèce de bureau-table. Malheureusement il n'y avait pas de serrure, les tiroirs étaient brisés et les pieds n'étaient pas très-solides: on ne pouvait donc en rien faire.

Il s'agissait maintenant de balayer la place où je voulais m'établir pour la nuit. Trouver un balayeur, il ne fallait pas y compter: j'étais trop mal avec nos maîtres

pour qu'ils consentissent à me rendre ce service. Ma seule ambition était d'obtenir un balai. Je le réclamai. Eh bien ! le croiriez-vous, il n'y en avait pas dans l'établissement.

En pareille circonstance, il faut bien s'ingénier. Quoique les nattes me fussent précieuses, puisque je n'avais pas d'autre matelas, je me décidai à en sacrifier une, et à l'aide d'un canif, la seule arme que je portasse, je la découpai en bandes étroites que je mis en faisceau ; j'en tressai l'une des extrémités, de manière à en faire un manche, laissant à l'autre tout son épanouissement, et j'eus un balai, sinon bon, du moins pouvant, jusqu'à certain point, remplir son office.

Quand je fus installé le mieux possible, c'est-à-dire, lorsqu'après avoir approprié la place, j'y eus étendu mes deux nattes et placé dessus mon manteau avec mon sac de nuit pour oreiller, je m'aperçus de mon isolement et du peu de garantie qu'il me présentait contre les maraudeurs. De même que Robinson, je me mis en quête d'un Vendredi ou d'un compagnon que je pusse installer dans la chambre voisine. Mais, soit qu'en se tenant réunis ils se crussent plus en sûreté, soit paresse de changer leur installation, soit enfin, comme je l'ai dit, crainte de mécontenter nos tyrans dépossédés, aucun d'eux ne voulut me suivre dans ces régions nouvelles.

Restait l'officier, et j'allai à cet effet lui faire une visite. Il avait obtenu un cabinet où il était seul avec sa famille. Là, de bons matelas étalés formaient un lit pour lui et sa femme, et un autre pour ses enfants. Ce qui me parut plus enviable encore, c'étaient une serviette mise en forme de nappe sur une malle, et un plat de viande exhalant une excellente odeur, qu'on s'appropriait à y placer.

Ces préparatifs me rappelèrent que je n'avais pris, le matin, qu'une tasse de café, et qu'il fallait songer aussi à commander mon dîner. Je dis commander, car ce plat me faisait croire qu'il y avait une cantine, sinon dans la quarantaine, du moins aux environs.

Cette fois, on me laisse descendre; je m'arrête au bas de la rampe et je demande à dîner. Là-dessus on me répond d'apporter mes provisions et qu'on me les préparera à la sauce que je désirerai. Je ne comprends pas trop ce qu'on veut me dire et, croyant n'avoir pas été entendu, je répète ce que j'ai vu chez l'officier. On me répond que le plat qu'on lui servait avait été fait avec la viande, l'huile, les oignons, le poivre et le sel qu'il avait commandés dès le matin à Alicante, et que si je voulais payer un commissionnaire, il irait aussi m'en chercher.

Ceci exigeait deux heures au moins, et mon estomac ne pouvait plus attendre. Je dis que, pour l'instant, une grappe de raisin et un morceau de pain me suffiront, et je demande qu'on me les apporte sans retard.

Un des auditeurs me crie que, pour cela, il faut de l'argent: c'était juste. Je lui présente une pièce espagnole, valant environ un franc cinquante centimes; je pensais que c'était plus que suffisant dans un pays où le pain n'est pas cher et où le raisin est pour rien. Il prend ma pièce, la regarde avec dédain et la jette à terre avec une insolence dont je n'ai pas vu d'exemple; il me dit qu'à la quarantaine il fallait bien d'autre argent pour manger, et que je n'aurais rien à moins d'un napoléon (cinq francs). Alors je tire un napoléon et le lui donne. Il me répond que je serai servi, et il disparaît.

Je remonte dans ma chambre; assis sur ma valise, je me rendais compte des événements de la journée,

lorsqu'on vint me dire qu'on m'attendait dans la salle commune.

J'y trouve installés nos six gardiens de l'intérieur, ayant l'un d'eux pour président. Il s'agissait d'acquitter le prix du débarquement de nos personnes, de nos effets et de leur transport du bateau à la maison où nous étions. Ce nouveau tribunal, juge et partie tout à la fois, déterminait la somme due par chacun, selon le nombre et le poids de ses bagages et le plus ou moins de difficulté qu'avait présenté la mise à terre de son individu. La somme exigée variait, autant que je pus voir, de deux à cinq francs par tête.

Lorsqu'on en vint à moi, qui m'étais passé d'aide pour débarquer et dont tous les effets ne pesaient que trente kilos, je m'attendais à payer deux francs, et mon étonnement fut grand quand le chef de la bande, le chapeau sur la tête, me signifia que j'eusse à lui remettre deux napoléons : c'était quatre fois plus que n'avaient payé les autres. Je demandai la cause de cette inégalité ? On eut le front de me répondre que j'étais étranger et que le tarif était différent. — C'était faux, je le savais ; je le leur dis, en ajoutant qu'ils s'en arrangeraient avec le consul de France, car ils ne seraient payés que par ses mains.

Alors tous m'entourent en vociférant qu'ils n'avaient rien à faire avec le consul, que c'était mon bagage qu'ils avaient porté et que c'était moi qui les paierais. Je leur tournai le dos et, les laissant crier, je ne voulus rien donner.

Ils s'éloignèrent de quelques pas et se mirent à chuchoter entr'eux. Les uns avaient l'air de menacer et de tenir à ce qu'on me forçât à payer immédiatement ; les autres paraissaient être pour un terme moyen : mais le parti de la violence prédominait.

Il est à croire qu'en Espagne on redoute beaucoup la populace, car pas une des personnes présentes, bien qu'elles reconnussent l'iniquité de la réclamation, ne dit un mot en ma faveur. Au contraire, quand ces bandits avaient l'air d'en appeler à leur décision, elles détournaient la tête, ou elles se taisaient d'un air presque approbatif. La vérité est qu'elles tremblaient, et l'une d'elles, en me montrant un couteau, me fit un signe qui voulait dire de prendre garde que ces gens ne m'en frappassent. Je n'y songeais guère, et, dans mon indignation, je regrettais de ne pas être armé. Depuis, je m'en suis félicité, car j'étais tellement exaspéré par tant de friponneries et d'insolences que je ne sais pas ce que j'aurais fait.

Quelques-uns des hommes au chapeau pointu, attirés par le bruit, entrèrent, ce qui parut fort contrarier nos gardiens. Ils ne se souciaient pas qu'ils vissent qu'ils avaient de l'argent. Dès ce moment, ils parlèrent bas et le parti de la douceur parut l'emporter. Le président, ou celui qui en avait pris le rôle, s'approchant de moi, me dit qu'ils étaient de pauvres pères de famille et qu'ils ne pouvaient pas attendre l'argent dont leurs enfants avaient besoin pour manger. Je me laissai toucher et leur donnai cinq francs.

Malheureusement, les hommes qui les avaient inquiétés s'en allèrent. Alors les cris recommencèrent et avec eux les menaces. Ils voulurent les cinq autres francs. Je leur dis qu'ils ne les auraient pas, et ils eurent beau crier, je ne les donnai point.

Cependant, les heures se passaient. Il n'en était pas de même de mon appétit : je souffrais cruellement de la faim et mon souper n'arrivait pas. Mes compagnons de la grande salle avaient fait comme l'officier, ils avaient apporté leurs vivres et achevaient de les con-